

**DIPLOMATIE ET ALTÉRITÉ CULTURELLE:
L'EUROPE ET L'EMPIRE OTTOMAN
AUX XVI^e–XVII^e SIÈCLES**

ILEANA CĂZAN

Vers la fin du Moyen Âge, la diplomatie gagne un rôle de plus en plus important en Europe occidentale, tant à la conclusion des alliances que dans la résolution des conflits, ce qui marque la naissance de la *politique de l'équilibre des forces*, dont le but était de prévenir l'agression par l'alliance. C'est ainsi que, graduellement, l'envoi de messagers, avec une durée et un contenu de la mission limités, devint ce que nous appelons aujourd'hui une *ambassade*.

Les premiers à mettre les bases de la diplomatie moderne ont été, au XIII^e siècle, les Vénitiens, suivis de près par la papauté. Les agents des échanges diplomatiques prirent les noms d'*orator*, *actor*, *legatus*, *internuntius*, *nuntius*, *procurator*, *commisarius*, et à partir du XV^e siècle d'*ambassadeur*¹. L'étymologie de ce mot est incertaine. Il serait d'origine celtique, avec le sens de *serviteur*, ou, selon l'opinion la plus répandue, dérivé du verbe latin *ambirre* (contourner, s'efforcer d'obtenir quelque chose, faire des intrigues, des louanges)².

La première mention du terme d'ambassadeur apparaît en 1436, chez Bernard de Rosier, qui dans son ouvrage *De legatis et legationi aut tractatus varii* dédie un chapitre, *Ambaxiator brevilogus*³, aux devoirs et au statut d'un tel émissaire d'un pouvoir souverain auprès d'autres souverains. Un ambassadeur était envoyé par le pape, par l'empereur ou par des rois, pour négocier une paix ou une alliance, déclarer la guerre, traiter une entente en cas de conflit, mais aussi pour «étouffer les hérésies». De toute évidence, le domaine d'action d'un ambassadeur était surtout celui des relations étrangères et son rang diplomatique, pour employer un terme moderne, était le plus haut.

Rien de plus naturel que l'on arrive à un élargissement des attributions, surpassant de loin le message mémorisé des sols médiévaux. L'ambassadeur devint ainsi le représentant de celui qui l'envoyait en mission, avec le pouvoir de négocier des aspects multiples, de signer des documents au nom de son maître et d'engager le nom de ce dernier, même si les documents finaux devaient être ratifiés par les souverains des pays signataires.

¹ Donald Queller, *The Office of Ambassador in the Middle Ages*, Princeton, New Jersey, 1967, p. 85.

² Voir *Dicționar latin-român*, Bucarest, 1962.

³ Ouvrage publié pour la première fois à Dorpat, en 1906.

Cette évolution dans le domaine des relations entre de divers pays marqua la naissance du « droit international » en Europe, l'institutionnalisation des relations diplomatiques et l'élaboration d'un nombre de procédures communes et d'instruments généralement valables (les lettres d'accréditation, les passeports, les sauf-conduits, les instructions et la correspondance diplomatique)⁴. Le système fut conçu par les Vénitiens, adopté par les Français au XV^e siècle et, à partir du XVI^e siècle, accepté par tous les Etats européens.

La définition du *statut de l'ambassadeur* s'inspire du droit canonique occidental, supposant l'inviolabilité du sol. En partant de cette prémisse, nous constatons une évolution vers un réseau complexe de prérogatives que l'on appelle aujourd'hui *immunité diplomatique*. Nous constatons également une *professionnalisation* de la fonction de l'ambassadeur et les débuts de la création d'une élite. A Venise, les représentants diplomatiques étaient choisis uniquement à partir des familles de gens politiques et ils devaient avoir au moins 38 ans⁵. Dans d'autres républiques italiennes, l'ambassadeur était désigné par vote, dans les conseils municipaux. Dans les grands royaumes d'Europe occidentale, les souverains choisissaient leurs ambassadeurs avec grande attention, tenant compte de la maîtrise linguistique, du rang de noblesse et de la fortune.

Les candidats devaient être de bons orateurs et des hommes politiques habiles, ayant du tact et esprit d'observation. Tout au long du temps, nous retrouvons parmi ceux qui réunissaient toutes ces qualités des gens de la petite et de la moyenne noblesse, des bourgeois riches et même des femmes (Lucrèce, épouse de Pietro Medici, Isabella d'Esse, épouse de Lodovico Sforza, et Catherine d'Aragon, première épouse d'Henri VIII)⁶.

Aspects techniques

La pratique diplomatique de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne met en évidence plusieurs types d'ambassades.

1) les ambassades extraordinaires – envoyées pour une période déterminée avec une mission limitée ou de représentation.

2) les ambassades permanentes – établies pour une durée illimitée. L'ambassadeur pouvait être changé, mais la mission diplomatique restait en place, ayant le plus souvent un siège propre, appartenant au pays d'origine.

Du point de vue du nombre de personne, nous pouvons parler de missions individuelles, visant surtout des négociations secrètes, ou d'ambassades collectives, dont le nombre de membres devait indiquer la richesse et le pouvoir de l'initiateur de l'ambassade, ainsi que la considération envers le destinataire. De telles suites

⁴ Kalman Benda, *La Diplomatie de Venise et la monarchie de Habsbourg au XVI^e siècle*, Firenze, sans année, pp. 157–158.

⁵ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, Paris, 1969, p. II.

⁶ Donald Queller, *op.cit.*, p. 143.

nombreuses étaient envoyées à des occasions spéciales. Par exemple: des mariages, des fêtes anniversaires, ou pour signer des accords et des alliances⁷.

Quant au rôle des membres d'une ambassade collective, deux ou trois pouvaient avoir des pouvoirs égaux, mais, toujours, il n'existait qu'un seul porte-parole. Nous pouvons parler aussi de fausses ambassades collectives, lorsqu'il y avait au fait un seul ambassadeur entouré d'un personnel auxiliaire nombreux.

La même ambassade collective pouvait avoir des missions différentes. Ainsi, en 1553 à l'ambassade envoyée par Ferdinand d'Autriche, sous la direction d'Antonio Verancsics, allait se joindre Hans Dernschwam, avec la mission de rapatrier en Hongrie la dépouille d'Etienne Mailath, le beau-frère du magnat Tamas Nadasdy. Mailath, ancien voïvode de Transylvanie, était mort en prison, dans l'Empire ottoman⁸, probablement en décembre 1550.

Les ambassades collectives avaient aussi l'avantage d'assurer une meilleure protection pour les gens qui voyageaient et pour les documents diplomatiques transportés. Un cas spécial était celui des *ambassades communes*, par lesquelles les Habsbourg, par exemple, voulaient mettre en évidence leur pouvoir politique et leur hégémonie en Europe de l'époque. En 1518 la Diète hongroise se joignait à une ambassade polonaise-autrichienne et en 1522, le *Reichstag*, recevait une mission commune des émissaires du roi de Hongrie, Louis II, et aussi ceux de l'archiduc Ferdinand d'Autriche.

Un problème très important qui devait être pris en compte pour préparer une mission diplomatique était celui du *personnel* qui accompagnait l'ambassadeur. Au premier rang l'on recrutait des *personnes de confiance*, que l'on pouvait utiliser pour garder le contact avec le pays d'origine. C'est pourquoi, lorsque la situation le demandait, ce rôle était tenu de préférence par des parents ou des amis proches. En 1533–1534 Geronimo Zara entreprit plusieurs voyages entre Istanbul et Vienne, tandis que son fils (Vespasiano Giuliano Zara) resta dans l'Empire ottoman⁹.

Une des fonctions officielles dans une ambassade était celle de *secrétaire*. L'occupant de ce poste rédigeait les lettres diplomatiques, les textes et les protocoles, ainsi que les rapports finaux. Pour cela, une instruction solide et la connaissance de plusieurs langues, y compris de celle du pays où se déroulait la mission, étaient requises. En tant que fins observateurs de l'Empire ottoman, les Vénitiens instituèrent une nouvelle fonction permanente, celle d'interprète (ou *dragoman*), car ils s'étaient rendu compte qu'une bonne maîtrise de la langue turque-osmane était la garantie de la bonne entente avec les officiels turcs.

⁷ Ileana Căzan, *Habsburgi și otomani la linia Dunării. Tratatate și negocieri de pace 1526–1576*, Bucarest, 2000, p. 19.

⁸ Etienne Mailath avait été mis en terre dans un cimetière arménien ou grec, et le sultan s'opposait à ce que la dépouille soit rapatriée. La lettre de Giovanni Maria Malvezzi du 24 janvier 1554, *Magyar Országos Levéltár*, Budapest, E.185, 1851 et Marianna Birnbaum, *The Fuggers, Hans Dernschwam and the Ottoman Empire*, dans « Süd-Ost Forschungen », Bd. 50/1990, p. 119 et sqq.

⁹ Anton Gevây, *Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte der Verhältnisse zwischen Österreich, Ungern und der Pforte im XVI. und XVII. Jahrhunderte*, Wien, 1911, pp. 3–16, Archives historiques centrales, *Microfilme Austria - Turcica*, rouleau 338, cc. 333–346.

Le manque d'interprètes pouvait amener des ennuis insoupçonnables. En 1533, l'ambassade impériale de Niklas Jurišici se trouva mise en prison pour quelques jours, sous prétexte que ses membres, ne connaissant pas le turc, ne pouvait pas se faire entendre avec les officiels ottomans. L'incident prit fin lorsque le grand vizir Ibrahim-pacha trouva bon de faire venir un Croate qui parlait la langue maternelle de l'ambassadeur¹⁰.

La Maison d'Autriche, dans la première moitié du XVI^e siècle, connut de nombreuses chicanes dans ses relations diplomatiques avec l'Empire ottoman. Pour se tenir à jour sur les intrigues de palais les visant directement, les Habsbourg achetèrent les services des interprètes appartenant à d'autres ambassades, qui devinrent ainsi des agents secrets au service de la Maison d'Autriche. Ce fut le cas du racolage en 1556 de Michel Cernovič, le *dragoman* des ambassadeurs vénitien et français¹¹. Les Habsbourg se tenaient ainsi informés non seulement des agissements des Turcs, mais aussi des intrigues des deux ambassadeurs susdits, qui représentaient des puissances avec lesquelles la Maison d'Autriche se trouvait en conflit.

La propre formation d'interprètes s'avéra très nécessaire pour assurer le secret des négociations et une correcte rédaction des textes. En 1578 apparaît l'appellatif *sprachknabe*, décrivant le moindre des rangs dans une ambassade, le poste étant occupé par des jeunes gens connaissant le turc. En 1640 la première école de langue osmane fut fondée auprès de l'ambassade à Istanbul et elle fonctionna jusqu'en 1753, quand elle fut remplacée par l'Académie d'études orientales de Vienne¹².

Parfois, parmi les membres de l'ambassade il y avait des gens qui *voyageaient* à leurs frais, en bénéficiant toutefois de la protection de l'ambassadeur et de tous les avantages du personnel de l'ambassade, chose très importante dans l'Empire ottoman. Nous avons rappelé déjà le cas de Hans Dernschwam, qui accompagna l'ambassade envoyée auprès du sultan, par Ferdinand d'Autriche, en 1553–1556. A part des intérêts de la famille Nadasdy, Dernschwam avait ses propres intérêts scientifiques ou de nature pécuniaire. C'est ainsi que dans son journal nous retrouvons des notes sur les ressources minières des zones traversées, ainsi que sur des aspects historiques et archéologiques. Il acheta aussi une grande variété de choses, y compris des livres grecs, des tapis, des soieries et des bijoux, et mêmes des petits chiens de compagnie. C'est lui qui découvrit et copia des inscriptions romaines à Nicomédie, (Nicée), et il fut le premier à identifier le monument portant sur son socle l'ainsi nommé *testament politique* d'Octavien Auguste. Toutefois, cette inscription fut publiée par son collègue d'ambassade Ogier Ghiselin de Busbecq, en 1557¹³.

¹⁰ Bernard Curipeschitz, *Itinerarium der Botschaftsreise des Joseph von Lamberg und Niclas Jurischtz durch Bosnien, Serbien, Bulgarien, nach Konstantinopel, 1530*, Innsbruck, 1910, pp. 19–20.

¹¹ Ileana Căzan, *Diplomația secretă a Casei de Austria și activitatea lui Mihail Cernovič, 1556–1563*. "Revista istorică", 2006, pp. 156–166.

¹² Karl A. Roider Jr, *Austria's Eastern Question*, Princeton University Press, 1982, p. 10.

¹³ *Hans Dernschwam's Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Kleinasien (1553–1555)*, édition par les soins de Franz Babinger, Leipzig, 1923, pp. 43–44.

La suite de l'ambassadeur était d'autant plus nombreuse que ce dernier comptait laisser une impression plus profonde et elle pouvait compter des prêtres, des médecins, des barbiers, des cuisiniers, des tailleurs, des valets et des garçons d'écurie. Verancsics voyagea accompagné d'une suite de 62 personnes et avec 27 chevaux. Le cortège comptait un « ouvrier de chemin » (*vorreiter*) et un serviteur à cheval (*beschlisser*) qui le fermait. Les bagages contenaient tout le nécessaire pour une longue période, y compris des vêtements, des draps, de la vaisselle, des couvertures et des coussins, et même deux carrosses¹⁴. En 1564, Iakob von Betzek eut besoin de 2 caïques pour ses bagages personnels et il fut suivi de 5 autres, portant les carrosses, le personnel, le reste des bagages et 32 chevaux¹⁵.

En 1608, Adam Freiherr von Herbestein chargeait avec des bagages, à Komaron, 13 navires et 14 caïques, portant son personnel, ses chevaux et ses carrosses, ainsi que des coffres avec des cadeaux chers. C'est à bonne raison que cette ambassade fut considérée la mission diplomatique la plus grandiose envoyée par les Habsbourg dans l'Empire ottoman. Au total, 110 personnes s'y étaient embarquées, avec 82 chevaux, 15 carrosses, 2 charriots et des montures¹⁶.

En 1628 Ludwig von Kuefstein fit le voyage avec 13 navires. Les coffres avec des objets personnels pesaient 140 kg, tandis que l'argent liquide subsumait 5 kg d'argent¹⁷.

Toute mission diplomatique, une fois initiée, bénéficiait d'*instruments diplomatiques* qui au XVI^e siècle étaient déjà standardisés. La première préoccupation était d'établir un itinéraire et d'obtenir des informations aussi concrètes que possible sur le pays de destination. Pour les contrées peu connues, on rassemblait toutes les données disponibles, même si obsolètes ou incomplètes. On employait à ce but les ouvrages géographiques de l'Antiquité (de Strabon et de Ptolemaios), les cartes des cartographes italiens, et, à commencer par le XVII^e siècle, celles des cartographes belges et hollandais, et surtout les rapports diplomatiques antérieurs.

Les instruments et les documents de voyage les plus importants étaient les suivants:

Instructio (l'instruction), à partir du XVI^e siècle uniquement en forme écrite, qui fixait le but, le contenu et les objectifs de la mission, ainsi que les personnes devant être contactées, les cadeaux et leurs destinataires. Pour simplifier les choses, des formulaires modèles avaient été créés:

- *Intitulatio*, où l'on précisait le nom et le titre du diplomate, ainsi que les formules de salut à employer.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ Jakob von Betzek, *Gesandtschaftsreise nach Ungarn und in die Türkei im Jahre 1564–1565*, dans « Veröffentlichungen des Finnisch-Ugrischen Seminar an der Universität München », Bd. 101, 1979, p. 12.

¹⁶ Adam Freiherrn zu Herberstein *Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel. Ein Beitrag zum Frieden von Zistvatörök (1606)*, édition par les soins de Karl Nehring, München, 1983, p.44.

¹⁷ Karl Teply, *Die kaiserliche Grossbotschaften Sultan Murad IV., 1628, des Freiherrn Ludwig von Kuefsteins Fahrt zur Hohe Pforte*, Wien, 1976, p. 23.

- *Naratio/dispositio*, contenant les éléments concrets de l'exposition du message. Si dans la diplomatie européenne des discours-types étaient employés en modifiant tout simplement les données concrètes, dans l'Empire ottoman le discours devait être élaboré à chaque fois, en tenant compte des circonstances et de l'auditoire visé.

- *Sanctio* ou l'accréditation, précisant les limites entre lesquelles l'ambassadeur pouvait négocier et prendre des décisions. C'était la partie finale d'un document, contenant une formule type "encore ; il faut savoir qu'on ne doit, en aucun cas, négocier une autre chose, sauf celle que cette instruction contient".

- La partie finale comprenait les signatures posées en ordre fixe, à partir de gauche à droite, en commençant par le diplomate, le chancelier, le secrétaire, et, finalement, le lieu et la date.

Un autre instrument diplomatique était *la lettre d'accréditation* (*Credentio*, *Credentzbrief*, *Credentz*). Elle était émise exclusivement pour le destinataire de la mission et contenait, pour confirmation, le nom de l'ambassadeur, le message officiel, la sollicitation de la bienveillance et la confirmation de l'autorisation¹⁸.

En dépit de ces instruments diplomatiques officiels qui contenaient très clairement le but de la mission, dans l'Empire ottoman les négociations s'avéraient très difficiles, car la conviction existait que les ambassadeurs occidentaux étaient instruits de "demander beaucoup et offrir peu, en réalité ceux-ci étant disposés d'offrir plus et de demander moins"¹⁹. L'observation appartient à Ogier Ghiselin de Busbecq, le représentant des Habsbourg pendant 9 années dans l'Empire ottoman. Le grand nombre de voyages que celui-ci fit à Vienne pour pouvoir conclure par le traité de paix de 1562 les négociations commencées en 1553, montre que la situation était complètement différente. L'ambassadeur nous raconte combien de fois il dut demander de nouvelles instructions à la cour de Ferdinand d'Autriche et nous parle de la réticence de ce dernier à changer le message initial, même si, de toute évidence, ce message avait été très désagréable pour le sultan.

À part les instruments diplomatiques, toute ambassade avait besoin de *documents de voyage*.

Les *Literae passus* étaient les premiers documents de ce genre, rédigés généralement en latin. Il s'agissait de lettres ouvertes, émises par l'initiateur de la mission au nom de l'ambassadeur et demandant de l'appui, afin que celui-ci puisse voyager dans de bonnes conditions. Ces lettres précisaient aussi le but de la mission et la destination. En Europe, elles assuraient le libre passage de toute mission diplomatique et elles étaient respectées partout, surtout en temps de paix, mais aussi en temps de guerre. Ce type de document de voyage est l'ancêtre du passeport moderne.

Le sauf-conduit ou la « lettre d'accompagnement » devint obligatoire surtout dans l'Empire ottoman, en Europe étant nécessaire seulement en cas de guerre. Emis

¹⁸ Ileana Căzan, *Habsburgi și otomani...*, p. 27.

¹⁹ Ogier Ghiselin de Busbecq, *Turkish-Letters*, London, 1633, Troisième lettre, p. 85.

par le sultan ou par les autorités de frontière, il assurait l'entrée au pays et le déplacement en toute sûreté²⁰.

Le statut de l'ambassadeur fut un autre problème pour les missions diplomatiques de la Maison d'Autriche dans l'Empire ottoman. En Europe la personne de l'ambassadeur était intangible et l'on reconnaissait l'immunité juridique de ce dernier au pays où il déroulait sa mission.

Toute violence était une transgression par rapport à *jus gentium*, reconnu à l'Occident, et marquait un comportement impardonnable, même si l'émissaire apportait une déclaration de guerre. Par contre, de telles pratiques n'étaient pas prises en considération dans l'Empire ottoman, la seule loi respectée ici étant la volonté du sultan.

En 1551, le premier ambassadeur permanent de la Maison d'Autriche à Istanbul, Giovanni Maria Malvezzi, se trouva enfermé pour avoir essayé de cacher les intentions de Ferdinand de Autriche d'occuper la Transylvanie²¹. Le motif avait été non pas le déclenchement des hostilités militaires mais le simple fait d'avoir menti au sultan, chose équivalente à une insulte personnelle.

Dans l'Empire ottoman la liberté de mouvement des ambassadeurs était strictement limitée, souvent sous le prétexte d'assurer leur protection. Surtout les émissaires des Habsbourg étaient surveillés jour et nuit. En 1530 l'ambassade envoyée par Ferdinand de Autriche fut accueillie à la frontière par une escorte amenant 100 chevaux de selle pour les membres, ce qui fit penser Curipeschitz qu'ils avaient eu part d'un « si bel et noble accueil »²². En 1553, un nombre de 200 cavaliers assurèrent la « protection » des membres de l'ambassade, en réalité la surveillance, ce qui s'expliquait par l'animosité régnant à l'époque entre les deux empires²³. Pour cette même raison, tous les membres de cette mission diplomatique, qui dura trois ans, se sentirent comme ayant un domicile forcé dans le caravansérail de la mosquée d'Ali²⁴, leurs mouvements, et même leurs achats au bazar, étant contrôlés strictement. Leurs rencontres avec des personnes étrangères étaient elles aussi surveillées, car dans l'Empire ottoman les ambassadeurs n'étaient pas libres d'aller où bon leur semblait ou de rencontrer quiconque.

En ce qui concerne le siège de la mission diplomatique des Habsbourg à Istanbul, ce n'est qu'en 1549 que l'on acheta, avec l'assentiment du sultan, la première résidence, où l'activité de Giovanni Maria Malvezzi allait se dérouler²⁵. Une fois l'ambassadeur arrêté, ce siège fut fermé et l'ambassadeur ne put s'installer dans sa propre résidence qu'après la signature du traité de paix de 1568.

²⁰ Ileana Căzan, *op.cit.*, pp. 30–31.

²¹ L'épisode est présenté dans le journal de voyage de Hans Dernschwam (*Hans Dernschwam's Tagebuch...*, p. 51)

²² *Itinerarium...*, p. 33.

²³ *Hans Dernschwam's Tagebuch...*, p. 1.

²⁴ Ce caravansérail était au XVI^e siècle, généralement, l'endroit d'hébergement des ambassadeurs de la Maison d'Autriche, à part les moments où il exista une résidence officielle.

²⁵ *Austro-Turcica, 1541–1552*, documents édités par Srećko Džaja et Günter Weiss, München, 1995, pp. 289–282, 304–305.

Au XVII^e siècle, les documents indiquent « la maison allemande » comme siège de l'ambassade impériale, cette maison se trouvant au « marché de volaille »²⁶. Après 1630, le représentant des Habsbourg, Johann Rudolf Schimdt, acheta une maison au Phanar, près de la Patriarchie orthodoxe, avec un accès direct vers la Corne d'Or. Le choix avait été stratégique. Tout d'abord dans un quartier chrétien, même si habité surtout par des Grecs, il était plus difficile de surveiller les agissements des émissaires impériaux à leur insu. En plus, l'accès direct vers la mer pouvait faciliter une fuite en cas d'urgence.

En Europe la résidence de l'ambassadeur était inviolable, ce dernier avait la juridiction sur le personnel et l'on pouvait y officier la liturgie, selon le culte auquel l'ambassadeur et sa suite appartenaient. Ces principes étaient respectés et tant que principes de politique étrangère valables pour tous les souverains européens, intéressés par la réciprocité dans le traitement de leurs propres ambassadeurs. De l'autre part, dans l'Empire ottoman, ces principes étaient vus comme des privilèges accordés de manière préférentielle par le sultan, par des actes spéciaux.

Un dernier aspect particulièrement important était celui du *financement de la mission*. Il existe deux types clairs de financement, par celui qui envoyait l'ambassade, ou par celui qui la recevait. Mais le plus souvent nous rencontrons un type de financement mixte: des moyens mis à disposition par l'initiateur, l'argent propre de l'ambassadeur et des frais supportés par le destinataire de la mission (hébergement, nourriture, avoine).

Les premiers à offrir des salaires fixes pour les missions de longue durée furent encore les Vénitiens. Un don de 25–30 ducats se faisait pour les déplacements plus courts²⁷. Afin de réduire les frais d'une ambassade permanente, les Français limitèrent au XVI^e siècle le personnel auxiliaire et le nombre des chevaux.

Au XVI^e siècle, les Habsbourg, toujours en manque d'argent, reléguèrent aux villes l'obligation d'offrir les argents et les biens nécessaires aux besoins du personnel des ambassadeurs, pour toute la durée du voyage dans l'Empire ottoman. Les ambassadeurs impériaux dépensaient souvent des sommes importantes de leur propre argent, car les moyens financiers mis à leur disposition par l'Empire étaient toujours insuffisants. Pour cette raison, une belle fortune personnelle était un critère important dans le choix d'un ambassadeur.

Mais généralement, dans l'Empire ottoman, une partie des frais était supportée par le sultan. Pour la mission diplomatique de 1587 il existe une liste des sommes distribuées par les officiels ottomans en compte des dépenses journalières: 180 aspres pour le vin, 40 aspres pour le pain, 48 aspres pour 8 poules, 40 aspres pour de la salade et du persil. Chaque semaine, les membres de l'ambassade recevaient en plus 400 aspres pour du bœuf, du poisson, du sucre, du miel, de la graisse et du riz. La trésorerie du sultan payait aussi pour l'entretien annuel de dix chevaux²⁸.

²⁶ Ileana Căzan, *Habsburgi și otomani...*, p. 34.

²⁷ Donald Queller, *op.cit.*, p. 168.

²⁸ *Beschreibung der Reisen der Reinhold von Lubenau*, Koenisberg, 1912, p. 202.

Au XVII^e siècle les finances de l'Empire ottoman, pour des raisons diverses, traversèrent plusieurs moments de crises. Dans ce contexte, l'ambassadeur Ludwig von Kuefstein fut obligé de payer un quart de la somme totale de 3 204 000 aspres attribuée aux dépenses annuelles courantes²⁹. Le prétexte employé fut celui qu'il n'y avait pas d'ambassade ottomane permanente à Vienne, et par manque de réciprocité dans les obligations financières, le sultan n'était pas obligé d'acquitter intégralement les dépenses courantes de l'ambassade.

A cause de la guerre de Trente Ans, les Habsbourg à leur tour, au XVI^e siècle, ne purent faire face aux dépenses supposées par une ambassade permanente à Istanbul. Une première mesure d'austérité fut celle de remplacer l'ambassadeur par un résident ou *intermuntius*,³⁰ rang diplomatique inférieur et, de toute évidence, moins bien payé. C'était une mesure injuste, car du point de vue des attributions, le représentant impérial dans l'Empire ottoman avait la fonction la plus contraignante de toute la diplomatie de la Maison d'Autriche.

Nous avons essayé dans cette exposition de relever de quelle manière les diplomates de la Maison d'Autriche ont réussi aux XVI^e et XVII^e siècles à entamer et à rendre permanentes les relations diplomatiques dans l'Empire ottoman, en dépit de grandes différences de perception et de culture. Ils ont bâti des ponts entre Occident et Orient et ils ont contribué à la meilleure connaissance des deux civilisations.

²⁹ Ileana Căzan, *Habsburgii, Europa centrală și frontul antiotoman. Conflicte armate, strategii diplomatice (1604–1664)*, București, f.a. p. 123.

³⁰ Le représentant du pape dans un État non catholique.